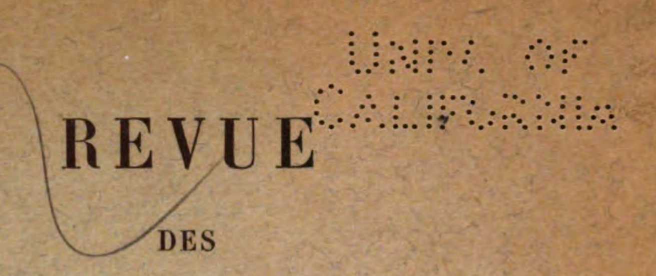


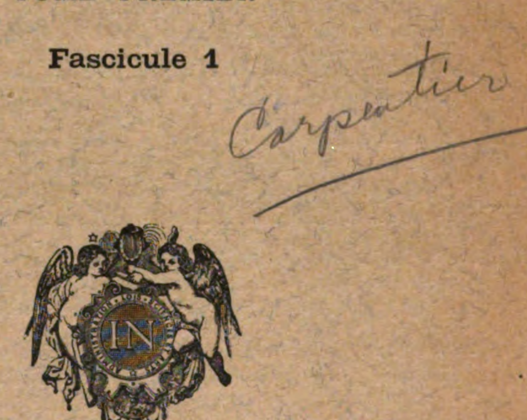
REVUE

DES

ÉTUDES ARMÉNIENNES

TOME PREMIER

Fascicule 1



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
RUE JACOB, 13 (VIᴱ)

1920

TOME I, FASCICULE 4. 1921.

REVUE

DES

ÉTUDES ARMÉNIENNES.

ANI,

LA VILLE ARMÉNIENNE EN RUINES,

D'APRÈS LES FOUILLES DE 1892-1893 ET DE 1904-1917,

PAR

N. MARR [1],

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE PETROGRAD.

Ani, qui a été une ville florissante du moyen âge en Arménie caucasique, est maintenant pour le peuple arménien un mot magique, une source inépuisable de joies romantiques. Depuis sa renaissance moderne les ruines d'Ani sont pour ce peuple comme un foyer de rêves historiques. Le nation pourrait inscrire sur le fronton de ce monument national les vers du grand poète russe : «Je veux vivre pour réfléchir et souffrir», mais en les rédigeant en sens inverse. Les Arméniens n'ont eu dans le passé qu'une destinée, la destinée fatale des grandes nations — et c'est leur privilège, — celle de souffrir; mais leur nation a souffert pour

[1] Cet article a été écrit en français par l'éminent professeur de Petrograd. Remis à la rédaction durant le séjour de M. Marr à Paris, il n'a pu être corrigé par l'auteur. On excusera donc les imperfections de la forme et quelques incohérences de détail.

vivre et créer, pour être belle dans ses créations, œuvre suprême de l'art architectural. Les ruines d'Ani en sont le témoignage.

Cependant la gloire d'Ani ne date guère de longtemps chez les Arméniens, même et surtout chez les Arméniens du milieu local, indigènes de la province de Chirak. Les contemporains ne l'entouraient pas de haute estime; à peine font-ils quelques mentions futiles et isolées sur ses richesses artistiques; un silence complet s'accuse sur ses constructions d'utilité publique, sur ses établissements d'importance militaire ou civique, sur le caractère social de sa vie et les relations mutuelles de ses habitants de nationalités et de croyances diverses, sur leur collaboration, même celle des musulmans avec les chrétiens, ce qui est contraire aux notions habituelles des Européens, dans l'accroissement du bien commun. Consacrée à la destruction d'Ani par l'invasion turque, l'élégie de Nersès le Bénin (XII) n'est qu'une voix lointaine, de Cilicie, avec des renseignements peu précis, plutôt vagues. L'auteur, patriarche des Arméniens, était inspiré plutôt du désir d'édifier son troupeau que de donner une description réaliste d'Ani, une belle ville, comme l'atteste un fonctionnaire byzantin dans une inscription arménienne du xie siècle. Dans ce même but d'édification morale est conçu un apocryphe légendaire sur la destruction des habitants d'Ani, anéantis par un tremblement de terre pour leurs péchés innombrables et leur incroyance, leur arrogance et leur mépris du clergé qu'ils ne se gênaient pas pour insulter, même les maîtres spirituels, les «vardapets». Le patriarche Abraham de Crète profita de cette légende dans son histoire moralisée d'Ani, ville pécheresse, ville détruite par un tremblement de terre, légende qui n'est nullement prouvée parl es fouilles faites sur place.

A peine commença la renaissance de l'Arménie au sein de l'Empire russe qu'Ani est devenu le porteur de la gloire du peuple arménien, l'incarnation de son idée nationale, et qu'on y a voulu voir les gestes et les fastes des rois arméniens. Tout ce qui atteste le savoir arménien dans l'art de bâtir à Ani, on a été enclin à le dater de l'époque de ces rois, et presque tout même du temps du seul roi Achot le Miséricordieux. Cette vue a trouvé une expression brillante dans l'exposé sommaire de l'histoire d'Ani telle que l'envisage M. Schlumberger, membre de l'Institut de France. Une longue série de voyageurs européens n'ajoutèrent rien à la conception reçue de l'histoire d'Ani; aux faits matériels recueillis par eux dans les ruines d'Ani on assignait une place dans le cadre de son histoire traditionnelle. Les travaux les

plus réalistes de Brosset, d'Alishan n'y changèrent rien non plus, leur réalisme se manifestant dans le traitement des détails, jamais par des généralités sur les bases de la vie d'Ani. Or, cette manière traditionnelle de concevoir l'histoire d'Ani est démentie par les fouilles et par l'étude des restes des monuments de la culture matérielle.

Ani n'était d'abord qu'une forteresse inabordable de la province de Chirak, autrefois l'apanage des princes Kamsarakan, constructeurs des plus magnifiques monuments de l'ancienne époque de la civilisation chrétienne en Arménie. Par la suite la forteresse est devenue une ville, plus tard la capitale d'un royaume. C'est au x[e] siècle, quand les grands créateurs d'états caucasiques, les princes Bagratides, ont déplacé le centre de Erazgavorq, la résidence du temps où l'État n'était qu'une principauté, à Ani, où les princes se comportèrent en monarques couronnés. Les Bagratides prétendaient restaurer le royaume arménien dans la voie des traditions iraniennes; ils se nommèrent «chahinchah» ce qui veut dire en persan roi des rois. Une de leurs titulatures d'après les textes épigraphiques les désigne comme les rois des Arméniens et des Géorgiens.

C'est pendant la domination des Bagratides qu'Ani forma deux parties : la cité ancienne, entourée de murs, constructions du roi Achot, et la cité nouvelle et élargie, ceinturée d'une double ligne de murs, aux temps du roi Sembat. Et la ville ne cessant pas de s'agrandir, la population débordait et se répandait en dehors des murs de la ville, en dehors même des remparts spéciaux qui étaient à quelques centaines de mètres des murs extérieurs.

La ville était située sur un plateau quasi triangulaire, flanqué, des deux côtés, de ravins profonds, dans l'un desquels l'Akhourian roule ses ondes turbulentes; les murs, les remparts ont été d'abord érigés du côté septentrional, le seul côté accessible aux ennemis. Même la citadelle n'était munie au commencement, de murs, que de ce côté-là. Cependant on manquerait d'atteindre la vérité, si l'on attribuait aux rois Bagratides la construction de tous les murs. Après que la province Chirak avec la forteresse d'Ani, eurent été achetées par les princes Bagratides, il y eut une série de transformations des pouvoirs politiques : la principauté Bagratounienne, le royaume nouveau arménien (celui des Bagratides), la domination des Grecs, celle précaire des Turcs Seldjoucides, qui se hâtèrent de vendre la ville à la dynastie Chédadienne, la domination de ces mêmes Chédades, de la tribu kurde Révendie,

celle des Géorgiens, celle des Mongols, et tous ces changements politiques touchant directement la ville d'Ani dans l'espace de quelques siècles (x^e-xive), dont le nouveau royaume arménien n'a pas même eu la durée d'une centaine d'années (861-944). Pourtant ce changement de dominations ébranlant les bases sociales de la communauté d'Ani, a intimement contribué au passage de l'influence d'une classe sur une autre, à la création des types sociaux nouveaux et en même temps à la naissance de courants correspondants dans l'art local. Même dans les murs de la cité ancienne, découverts par les fouilles de 1893, on remarque les couches des différentes dates; ce serait un défi à la vérité historique de les identifier avec les constructions du roi Achot. Dans les murs extérieurs, ceux de la cité nouvelle ou de la ville, on a de la difficulté à reconnaître justement la partie primitive, celle qu'avait construite le roi Sembat. Au contraire, ce qu'on voit sans recherches spéciales dans ces murs n'appartient qu'aux temps qui succédèrent à la domination de la dynastie nationale, ce sont les œuvres des architectes des diverses époques postérieures : les dominateurs Grecs, Kurdes (Chédadiens) et les princes Arméniens revêtus des pouvoirs de l'état géorgien rivalisaient dans l'agrandissement des fortifications de la ville et dans leur embellissement. Or, les murs d'Ani présentent un grand intérêt pour l'étude du point de vue artistique, et non pas seulement de celui l'architecture militaire.

Ainsi les faits matériels facilitent la tâche des archéologues de voir dans la ville d'Ani les délinéations de limites chronologiques de diverses couches culturelles. Ces couches sont non seulement juxtaposées, mais aussi superposées les unes aux autres ou même enchevêtrées les unes avec les autres d'une manière compliquée. Par le témoignage d'un voyageur turc contemporain du fait, nous sommes assurés que jusqu'au milieu du xviie siècle à Ani ne cessait d'habiter la population arménienne; de même pour les xve et xvie nous sommes munis d'objets matériels de la culture locale, qui attestent la prolongation de la vie dans cette ville, mais c'était alors une ville morte, dans laquelle s'installaient les habitants d'alentour avec les ustensiles de leur ménage habituel, du ménage primitif des agriculteurs ou des bergers Arméniens et Kurdes. L'étude des objets de cette période s'impose impérieusement, puisqu'on risque autrement de prendre pour les parties de la culture matérielle d'Ani à l'âge de sa prospérité ces articles des époques de l'abrutissement des mœurs et de sauvagerie sociale,

quand la ville était déjà morte. Mais jusqu'à la fin du XIVe siècle la même ville, même en décadence politique, n'interrompit pas son activité artistique. Les fouilles autour de l'église du Sauveur ont mis au jour la dernière pierre du couronnement du dôme de cette construction magnifique avec la date de l'achèvement de l'œuvre à la fin du XIVe siècle. Naturellement c'était un fait de restauration, mais de restauration fondamentale.

L'analyse détaillée des édifices monumentaux facilite le discernement des couches culturelles superposées à Ani. Nous y arrivons aussi en prêtant attention aux débris de la ville, résidus des saccages de diverses époques. Après que l'on eut saccagé la ville et massacré sa population, dans sa partie qui opposait la résistance acharnée, au cas des grandes dévastations on ne déblayait pas le terrain quand la vie recommençait, on s'installait sur les ruines et l'amoncellement des fragments et parfois aussi des cadavres disséminés. On ne se donnait la peine que d'aplanir les monceaux. Et cela s'est répété maintes fois. Dans une partie de la ville, au voisinage d'une des églises les plus anciennes d'Ani, près du grand minaret, les fouilles ont révélé la triple stratification du sol : le terrain fondamental, toujours pierreux à Ani, ou pour le dire plus précisément, en roche ou en lave, avec les restes du massacre; au dessus une couche de transition avec le foyer et d'autres traces du ménage d'un citoyen de l'époque, domicilié à ce niveau, et plus haut le terrain d'Ani restauré et florissant en même temps qu'oublieux des dévastations subies. Naturellement le terrain de la ville s'élevait, et pour conserver la liaison avec quelques édifices anciens, placés sur le terrain fondamental, on rehaussait le sol en remaniant, on construisait un escalier pour descendre de la rue dans la cour basse de tel ou tel monument d'une époque passée, par exemple de l'église des Apôtres.

Ces constructions d'Ani appartiennent en gros aux deux époques, celle du royaume nouveau avec un art imitatif, reproduisant les chefs-d'œuvre de l'architecture arménienne ancienne, ses espèces variées de différentes provinces culturellement plus avancées de l'Arménie, et celle de la renaissance bourgeoise, quand dépourvue de la dynastie nationale, la ville jouissait des libertés pleines d'une autonomie intérieure, de l'époque créatrice du style local indépendant surtout dans l'art de bâtir et d'ornementer. On ne peut pas passer sous silence quelques monuments isolés de l'époque ancienne, monuments remarquables de l'art arménien

de l'époque féodale; c'est le type local d'églises, survivance des basiliques syriennes, avec la sculpture décorative archaïque, comme, par exemple, l'église de la Citadelle. A noter un détail. Sur le côté méridional, près de la conque, du dehors on voit un relief du sacrifice d'Abraham : la composition est basée sur le texte de la version caucasique de l'Ancien Testament qui remonte dans la traduction arménienne directement et dans celle géorgienne *via armeniaca* à l'original syriaque, d'où la coïncidence non fortuite avec la sculpture du même sujet dans l'architecture géorgienne (fragment de l'église de près de Soukhoum) et dans celle de la Gaule[1].

Il est résulté de là que la ville d'Ani présentait un véritable musée d'architecture même quand elle vivait et prospérait.

Cependant la richesse architecturale d'Ani n'est pas encore entièrement caractérisée, il faut noter l'existence parfois simultanément de courants dans l'art qui remontent aux sources religieuses, aux différentes confessions chrétiennes de même qu'à l'influence nationale. Jusqu'aux études stimulées par les fouilles, on n'était pas à même d'apprécier la grande importance, par exemple, de la confession chalcédonienne ou grecque orthodoxe, représentée à Ani, à l'époque de sa floraison, par l'organisation nationale géorgienne, dont le chef suprême, catholicos de Mtzkhétha, avait sa juridiction dans la ville arménienne. Il suffit de remarquer à quel degré la peinture murale à l'intérieur de l'église oblige à différencier l'ensemble constructif dans l'architecture chalcédonienne, indépendamment de la prédilection pour les types d'églises, favorisés dans le milieu de cette confession, accusant tantôt les tendances artistiques nationales géorgiennes, tantôt la conciliation des goûts nationaux des fidèles de diverses origines. Du reste, il ne faut pas juger d'après nos opinions actuelles préconçues, quand il s'agit de nationalisme dans la vie spirituelle. Le nationalisme moderne exclut la tolérance, il s'identifie avec une confession déterminée. A Ani l'église orthodoxe grecque de la juridiction du catholicos de Mtzkhétha n'excluait guère les éléments essentiels de la nationalité arménienne, elle ne supprimait point ses traditions et sa langue. Encore doit-on tenir compte de l'orthodoxie melkite; ce n'est aussi que l'orthodoxie grecque, mais de provenance méridionale, de la Syrie arabisée. Du reste, ici se mêle la question des «arqaouns» armé-

[1] Pour les détails voir ma publication sur l'église de la citadelle d'Ani.

niens, une question discutable, mais très grave par l'importance pour l'art d'Ani et en général pour la vie culturelle d'Arménie, entre autres par l'introduction des noms arabes dans les milieux arméniens.

Une architecture non sans importance considérable à Ani, c'est l'architecture musulmane. Les fouilles ont mis à jour l'existence de plus de deux mosquées dont les restes bien visibles sur la surface attestaient depuis longtemps l'épanouissement local de l'art musulman. La bèche et la pelle de nos travailleurs ont dégagé des décombres environnants des fragments pour ajouter des traits précis nouveaux, à savoir un dallage de briques vernissées, à la gloire du même art. Pour le voyageur européen, comme par exemple, le Russe Mouravieff, pénétré de préjugés de la chrétienté européenne exclusive, c'était un fait stupéfiant que la coexistence paisible en même temps que criante de ces œuvres d'art musulman avec les édifices magnifiques du culte chrétien dans une même ville. Les fouilles ont découvert les traces d'autres maisons de prière musulmanes. Des fragments avec une inscription arabe aux lettres d'une grandeur extraordinaire proviennent d'une mosquée démolie probablement de dimensions correspondantes. La fouille de 1917, la dernière que j'aie eu le bonheur de faire, a mis au jour encore un mausolée musulman près de la cathédrale d'Ani, du côté sud-ouest : il est du beau temps de l'architecture musulmane d'Ani, remanié plus tard et utilisé pour une sépulture postérieure avec une inscription persane. L'architecture musulmane d'Ani a une particularité à part : on ne peut nier l'influence de l'art décoratif local d'Ani et de ses procédés techniques, en particulier le choix de matériaux indépendamment de l'influence en général de l'art arménien médiéval sur l'architecture musulmane des Seldjoucides, mais c'est une question qui reste à résoudre.

Une branche à part de l'art arménien d'Ani, c'est l'architecture laïque. Elle est représentée par une partie très importante des constructions d'Ani, des palais, des hôtelleries et aussi des salles avec un système recherché d'arcades et de voûtes, toujours décorées somptueusement par des ciselures; ces salles accolées aux églises servaient aux réunions publiques ou aux enterrements des grands personnages d'Ani. Ce sont toujours des monuments dont les façades enjolivées présentent les plus beaux échantillons de l'ornementation en pierres ciselées. A Ani sont explorés aussi les restes des constructions grecques, dont l'une, le palais, portait

l'inscription grecque mentionnée plus bas. Mais ce qui a le plus influencé les artistes d'Ani dans leurs œuvres de caractère laïque, c'est l'art décoratif musulman, on dirait plutôt musulman iranien, mais non sans un choix des éléments qui, admis dans la composition du dessin et dans le traitement des matériaux, accuse l'artiste arménien. Enfin, il faut tenir compte de l'emploi du bois et du plâtre dans l'architecture laïque. Il y a des restes remarquables d'arcatures en bois ciselé et aussi peint, et des détails décoratifs en plâtre qui embellissaient l'intérieur des palais.

L'influence de l'art musulman se manifeste avec une force considérable dans la sculpture décorative de l'époque bourgeoise. elle grandit surtout dans l'architecture laïque. Répondant aux exigences du culte ecclésiastique et aux mœurs populaires, seuls les «khatchqars», ces pierres avec l'image de la croix, revêtues de broderies ciselées, subissaient simultanément l'action des deux courants de l'art, ecclésiastique et laïque, chrétien et musulman, où s'infiltrent aussi des éléments subsistants de l'époque païenne. Les «khatchqars» nombreux de l'époque bourgeoise nous mettent en état de suivre pas à pas le développement de l'art décoratif à Ani des XIIIe et XIVe siècles, mais il y en a des exemplaires remarquables plus anciens avec des ornements végétaux. l'un d'eux daté du Xe siècle.

Pourtant il n'est pas aisé d'illustrer chaque espèce de cette richesse multicolore d'architecture par la simple énumération des monuments de la catégorie correspondante. On commettrait une grave erreur, si l'on se mettait à chercher à Ani dans les édifices de quelque durée, surtout dans ceux du culte, les constructions datant entièrement d'une époque déterminée. Tant qu'a vécu la ville d'Ani, ses monuments ont aussi vécu; ils ne cessaient pas de subir chaque mouvement moderne qui se produisait dans le milieu artistique, ils se laissaient effleurer par chaque souffle créateur émanant de la même source. A Ani, pas une église n'a été laissée intacte par cette tendance à moderniser, excepté les temples, qui, tombés en ruines, gisaient ensevelis sous la terre. On restaurait les anciens bâtiments, on les remaniait, on les reconstruisait d'après les goûts modernes. Parfois dans ce travail du rajeunissement intervenait le besoin d'adapter l'édifice à un culte nouveau ou à celui de maîtres nouveaux. Les constructeurs ou restaurateurs d'Ani n'étaient pas des antiquaires; ils n'épargnaient guère les restes des œuvres artistiques d'époques précé-

dentes. Les plus beaux échantillons de sculpture, les fragments architecturaux remarquables, les «khatchqars» entiers du style le plus ancien, les inscriptions d'une importance exceptionnelle ont été trouvés dans le moellon des murs. Nos efforts pour trouver les ruines du palais célèbre d'un prince arménien près de l'église du Sauveur ont été vains, parce que de ses dalles immenses on a érigé, au XIIIe siècle, une chapelle, et le reste a été utilisé dans la construction de l'enceinte. Un exemple édifiant du sort des grands monuments à Ani se présente dans l'histoire de la cathédrale d'Ani. Elle est connue depuis longtemps comme un monument de l'art arménien du X-XIe siècle. Au commencement du XIe siècle, l'église était déjà terminée, et une belle inscription sur le mur en témoigne. Pourtant, dans la seconde moitié du XIe siècle, elle a été refaite en mosquée. Le groupe sculptural de la fondatrice, la reine Cathramidé, une statue avec le modèle de la cathédrale même, a été mis en pièces et nous en avons trouvé le modèle dans l'église ancienne près du grand minaret et un fragment de la statue dans le moellon des parois d'un baptistère ruiné, debout jadis au coin de la cathédrale. De ce temps date probablement le mausolée musulman dans sa partie ancienne, découvert par les fouilles de 1917. En 1725, le roi de Géorgie, David le Constructeur, en délivrant Ani de la domination musulmane, a rendu ce monument au culte chrétien. Au commencement du XIIIe siècle ou une dizaine d'années plus tôt, la cathédrale a été reconstruite, et de ce temps datent ses demi-colonnettes subtiles et élancées, ses façades bariolées, enjolivées de pierres rosâtres, etc. Le modèle de l'église du temps de sa fondatrice est loin d'attester que nous ayons une œuvre du X-XIe siècle dans la cathédrale telle qu'elle est; il est même impossible de trouver sur les murs la place où devait être la statue de Cathramidé avec le modèle. Et l'inscription de la fondatrice? Elle n'est qu'une copie du XIIIe siècle : le fait est confirmé par les particularités paléographiques de l'écriture et aussi par quelques traits du texte même. Une église des temps les plus reculés a passé par une série de reconstructions pour aboutir à devenir un bain : c'est l'église de la citadelle.

L'histoire de la peinture murale a de quoi s'enrichir à Ani. Pour l'historien de la civilisation chrétienne du Caucase, la vie et les actes de saint Grégoire, soigneusement illustrés sur les parois de l'église de Tigran Honentz, présentent une source de renseignements multiples de grande valeur. C'est une église con-

struite par un Arménien, ce qui est confirmé par la grande inscription arménienne, accusant par quelques détails l'orthodoxie grecque du constructeur qui y est nommé. A l'intérieur, les peintures d'images saintes de l'église nous donnent en illustrations murales toute l'histoire de saint Grégoire munie d'inscriptions explicatives en géorgien. C'est une illustration de la version chalcédonienne de la vie connue dans le texte arabe[1] d'après laquelle saint Grégoire est illuminateur non seulement des Arméniens, mais aussi des Abchazes, des Alouankh et des Géorgiens, et un tableau de la peinture murale de l'église en question représente justement la cavalcade de ces quatre rois du Caucase unis : ils galopent à la rencontre de leur Illuminateur commun, saint Grégoire, le roi arménien en avant, dont le cheval foule à ses pieds un cochon, incarnation symbolique du paganisme atterré.

La sculpture libre, indépendante de buts décoratifs, n'était point étrangère à l'art arménien d'Ani à l'époque féodale et aussi à celle du royaume nouveau. C'est surtout dans les groupes des fondateurs d'église qu'elle se manifestait. La statue du roi Gaguik, constructeur de l'église de Saint-Grégoire, a été trouvée dans les fouilles de ce monument merveilleux par la complexité de son architecture, église ronde ou plutôt polygonale à trois étages. La statue tenait dans ses mains le modèle de l'église. L'inscription arménienne placée à côté expliquait la raison du groupe statuaire. Le turban mis en accord avec la croix sur la poitrine montrait de la manière la plus claire le rôle du califat dans la création du royaume arménien nouveau. Certes, dans la facture de la statue, ainsi que dans le traitement de ses cheveux frisés, il y a la survivance des traditions anciennes. Dans le style plus ancien, que par quelques détails on dirait iranien, est conçu et exécuté le relief du groupe princier sur le basalte : le cheval bien harnaché sous le prince est plein de vigueur et de vivacité naturelle. A l'époque postérieure, à ce naturalisme succède la «stylisation» de plus en plus raidissante, même les sujets de la sculpture se resserrent dans le cercle des figures d'ornements dorénavant toujours stylisées et géométriques. C'est déjà l'époque bourgeoise, où la surface unicolore des édifices, rouge ou plus souvent foncée, se remplace par la polychromie, et où la ciselure décorative em-

[1] Voir ma publication de ce texte, découvert au mont Sinaï pendant le voyage de 1902.

piète de plus en plus en rétrécissant les espaces libres sur les murs.

C'était un mouvement incessant des sentiments artistiques avec adaptation aux exigences économiques des nouvelles classes sociales qui provoquait le choix de nouveaux matériaux et de procédés techniques nouveaux. Même l'équarrissage des pierres de construction ne cessait de changer dans ce mouvement général. D'équerres cubiques de l'époque des Kamsarakans ou d'une époque plus ancienne encore qui présentent des blocs cyclopéens (on peut les voir dans les parties archaïques des murs de la citadelle, jadis forteresse) les pierres de construction à travers les époques deviennent des plaques minces, revêtements décoratifs des murs de l'époque dernière, quand la force de résistance passait à la qualité du ciment et au système nouveau du moellon. Dans les objets de l'art industriel, Ani excelle par la richesse des productions céramiques. La plupart des trouvailles présentent des fragments, mais c'est une immense quantité d'échantillons les plus divers. Ils diffèrent par la matière dont ils avaient été faits, par l'élaboration de l'argile, enfin par l'espèce et la facture de décorations tantôt en reliefs, tantôt en couleurs, parfois aux faces simples, souvent vernissées ou lustrées, maintes fois avec dessins ou avec scènes d'intérêt ethnographique. Il y en a des exemplaires d'extrême beauté, les uns produits par les artistes d'Ani, et ceux-ci même parfois munis de la marque de l'atelier local, les autres importés, les derniers très significatifs pour déterminer les marchés mondiaux en rapports commerciaux avec notre ville. Un intérêt particulier s'attache aux vases ovales décorés en reliefs, parfois peints, très répandus depuis Boukhara jusqu'en Égypte. Le musée d'Ani en possédait la plus belle et la plus riche collection.

Beaucoup de ces vaisseaux et poteries portent des inscriptions arméniennes, persanes et arabes; elles nous aident à aboutir à quelques conclusions très graves sur les parties sociales intégrantes de la population d'Ani; plus tard, à l'époque de la décadence, elles attestent la dégénération nationale de la haute bourgeoisie, laquelle a englouti toute la noblesse de sang et à son tour s'altérait par des croisements matrimoniaux avec des représentants de diverses nations dominantes; elles indiquent la conservation des traditions arméniennes dans les couches sociales plus basses où on remarque un attachement dévoué à la langue et à l'écriture nationales.

Les fouilles ont mis au jour beaucoup de matériaux qui caractérisent l'industrie et le commerce du pays ainsi que leurs accessoires. Notons des espèces de balances et de poids avec les signes de leur valeur qui nous ont donné les moyens de constater le système local sexagésimal, survivance du système archaïque local, apparenté à l'assyro-babylonien.

Les inscriptions à elles seules donneraient à Ani le droit d'être l'objet spécial d'études approfondies. Elles sont d'une importance inappréciable pour les études sur les questions non seulement philologiques, mais économiques et sociales, locales et générales. Nous y trouvons naturellement des renseignements nouveaux aussi de nature politique; il suffit d'indiquer une inscription grecque, malheureusement fragmentaire, de 1049, qui relate, en termes quelque peu grandiloquents, l'affirmation de la domination grecque à Ani et la construction inaugurée ou achevée par les Grecs d'un ou quelques édifices. C'était presque à la veille de l'invasion turque, qui allait arracher la ville aux Grecs pour toujours. M. V. Benechevitch, dans son travail sur cette inscription, en relève les points les plus intéressants pour l'histoire locale et pour celle de Byzance. Une inscription géorgienne, d'importance exceptionnelle, datée de 1218, celle du catholicos géorgien Épiphane, est publiée et analysée dans mon article, inséré dans les Bulletins de l'Académie des Sciences de Russie. Elle a été mise au jour au cours des fouilles de 1911. Son texte étendu présente un extrait d'une harangue, prononcée par le catholicos Épiphane, pour apaiser la discorde survenue entre le troupeau orthodoxe grec et ses pasteurs, quand il visita la ville d'Ani pour consacrer l'église, probablement celle de Tigran Honentz. L'inscription persane, le texte d'ïarlyk du Khan mongol, a engagé son savant éditeur et interprète, M. V. Barthold, à faire une série de remarques précieuses sur l'histoire économique de l'époque. Les nombreuses inscriptions arméniennes d'Ani, en partie connues depuis longtemps, mais mal publiées, en partie inconnues jusqu'aux fouilles, ont trouvé leur éditeur consciencieux dans l'épigraphiste habile I. Orbéli, qui donne ces jours-ci à Pétrograd leur collection complète, avec fac-similés phototypiques dans l'une des publications de l'Académie de l'histoire de la culture matérielle de Russie. La grande inscription arménienne de la porte principale de la ville, la traduction aussi de l'ïarlyk mongol, contient un terme important : «khasindjou». On le prenait pour un nom personnel. Ce mot, composé de l'arabe khas (khass) et du mongol

«indjou» ou «eudjou», est l'équivalent de notre terme contemporain «autonome» quand il s'agit d'une ville comme celle d'Ani[1].

Et justement cette autonomie constituait la vraie force créatrice de la prospérité matérielle et artistique de la ville d'Ani, de son agrandissement et aussi, quand elle lui manqua, la cause principale de sa décadence. L'autonomie nationale du temps des Mongols héritait d'institutions précédentes qui s'affirmèrent pendant les dominations passagères des pouvoirs politiques extérieurs. La base sur laquelle se développait la vie économique et culturelle d'Ani, c'est l'organisation autonome des simples citoyens bourgeois devenus indépendants de leurs déprédateurs grands seigneurs, rois et féodaux, et leur participation active, libre de toutes entraves, dans le commerce international. Des tremblements de terre, comme les secousses qu'a subies le trône d'Ani, qui ont fait déchoir la dynastie nationale, ne sont que des facteurs secondaires de l'histoire, plutôt des éléments décoratifs; ce ne sont les causes des grands événements que dans les exposés des contes populaires. Or la prospérité de la population d'Ani, dépendante du commerce, est attestée par le nombre des ponts sur l'Akhourian, au bord duquel la ville était située, et par des caravansérails et des hôtelleries, aussi très nombreux et construits avec beaucoup de prodigalité.

Les noms de plusieurs rues étaient connus d'après les inscriptions. Le système d'appellation relevait de l'influence des diverses couches sociales : féodaux et grands bourgeois (les rues nommées d'après les noms des propriétaires des maisons et établissements publics), ecclésiastiques (celles nommées d'après des églises), les commerçants et industriels (celles nommées d'après les métiers des artisans ou la spécialité des marchands).

Les fouilles ont découvert une série de rues. La rue principale est découverte tout entière : commençant à la porte de la citadelle, elle aboutissait à la grande porte de la ville. Aux coins des rues, les murs recevaient une forme arrondie moins exposée aux heurts; on y accotait de grandes pierres équarries.

Le long de la rue principale, il y avait un aqueduc souterrain aux tubes d'argile qui apportait d'une source de montagnes éloignées de douze verstes des eaux limpides et savoureuses, très

[1] Sur les détails, voir mon article «Les matériaux nouveaux apportés en contribution à l'épigraphie arménienne» et celui de M. V. Barthold sur l'inscription persane que je viens de citer.

saines pour désaltérer la soif des maîtres de la ville, des habitants de la citadelle et de sa garnison. De cette ligne principale se séparaient des rameaux pour approvisionner du même breuvage de haute qualité les points privilégiés, le séjour des militaires dans les tours de la ville, quelques hôtels et quelques églises. Naturellement, on profitait des eaux abondantes du même aqueduc pour les nombreux bains de la ville. Dans l'intérieur des établissements, l'eau se distribuait par des tubes d'argile et de fer. L'étroit passage souterrain le long de l'aqueduc servait pour surveiller l'état de cet établissement et pour faire les réparations nécessaires.

Enfin dans la ville d'Ani et dans ses alentours, il y a des antiquités qui lient les monuments d'époques historiques avec ceux d'époque proto-historique et même préhistorique du même pays tant qu'il s'agit des restes de la culture de sa population pré-indo-européenne. Ce sont des tombes, dolmens avec des inventaires d'objets d'époques de bronze et de fer et aussi des cavernes. Certes, les antres d'Ani comme ils se présentent maintenant dans leur délabrement ces «qartuns» ou maisons de pierre, domiciles ou mausolées souterrains, avec leurs remaniements déjà détériorés et leur facture technique ne sont que les œuvres du moyen âge, les produits de la vie historique d'Ani; mais au fond, avec eux, nous nous retrouvons dans l'époque de construction des cavernes les plus anciennes du Caucase; il y en a des traces définies. En tout cas, les recherches les plus fructueuses sur leur origine et leur premier développement se combinent avec les études des cavernes de Vardzia, aussi remaniées par la culture chrétienne des Géorgiens et de Van, travaillées par des Khaldes, qui dominaient sur les bords de ce lac à l'époque pré-indo-européenne.

Avec l'inventaire des tombes païennes et les parties antiques des autres, nous touchons à l'époque pré-indo-européenne du pays, parfois plus ancienne encore que ne l'est la civilisation de Van. A ces temps-là appartiennent le nom d'Ani et la plupart des noms des lieux alentour. A l'époque plus ancienne remonte la base du terme ethnique «ras → raz», «rah → ra» de tels noms de lieux comme E-raz-g-a-wor-q, jadis capitale de la province de Chirak (comme la survivance et dans l'Araz-oghly, un village près d'Ani), Arax (au lieu d'Aras-k), le fleuve E-ra-khini ou E-ra-khi qu'on lit d'ordinaire Eriakhi, etc., dans les textes cunéiformes du système vanique, l'affluent de l'Akhourian (en turc Arpatchay), qui tourne le plateau d'Ani au sud.

Mais qu'est-ce qui relie ces antiquités d'époques pré-indo-européennes, qui précédèrent l'apparition locale d'éléments ethniques indo-européens destinés à créer par le croisement les tribus mélangées arméniennes, et la formation de la nation arménienne chrétienne, avec la ville médiévale d'Ani? Ce sont les liens qui poussent du sol, quand nous nous intéressons non seulement à la surface visible des productions d'art, mais au milieu et aux sources d'où surgissait l'esprit créateur, qui trouvait sa voie pour se manifester dans l'amalgame des styles et des moyens venant du dehors. Ce sont non seulement les matériaux locaux, mais de prime abord la psychologie de la population et les procédés techniques locaux, la survivance de temps immémoriaux.

Nous aurions beaucoup dépassé les limites d'un article de revue, si nous ne nous étions pas imposé le devoir de ne faire que toucher quelques parties des antiquités d'Ani et d'omettre entièrement les autres. Encore, je ne saurais être sûr qu'en visant à dévoiler les traits caractéristiques de la vie réelle d'Ani, mise au jour grâce aux fouilles, je n'en aie pas oublié les points les plus saillants et peut-être aussi les plus importants. Au reste, n'oublions pas qu'au point de vue archéologique, la ville d'Ani en ruines est un site de grande importance, plus qu'elle ne l'était au temps de sa floraison. C'est un musée véritable encadré dans son paysage naturel; de surcroît, ce serait un laboratoire où on aurait toutes les facilités pour faire les observations les plus minutieuses et les plus intimes sur les faits substantiels du développement de l'art local dans sa partie constructive intérieure, dans celle des matériaux utilisés et des méthodes techniques et dans l'histoire des restaurations.

Il ne me resterait qu'à décrire l'investigation du terrain et du sous-sol d'Ani, poursuivie sans trêve chaque été par moi et par mes vaillants collaborateurs, l'organisation, la répartition des matériaux entre deux musées d'Ani, l'un épigraphique et l'autre général, des objets d'antiquité, dans l'établissement d'exploration archéologique auquel était destinée la maison munie d'un atelier photographique, domicile de tous ceux qui prenaient part aux recherches scientifiques sur place. Mais hélas, tout d'abord, je ne dispose pas à Paris des travaux ou articles déjà publiés pour être précis dans la constatation des faits; le contenu des musées a été dispersé dans le désir de le sauver, quand la ville se trouvait sous la menace des envahisseurs contemporains; la maison,

autant que je sache, est démolie et ses matériaux distribués entre les indigènes du pays, braves ouvriers turcs qui partageaient avec moi consciencieusement les joies et les angoisses du travail assidu à la recherche des valeurs scientifiques : *sancta simplicitas!* Ils n'ont pas tort, si le xxe siècle, cette génération éclairée, a causé par ses procédés d'agir dans les affaires internationales la destruction de l'établissement d'exploration archéologique, installé dans les paisibles ruines de la ville d'Ani. Or, cette ville, florissante au moyen âge, a été de nouveau réduite à la misère et anéantie par l'ignorance et la folie des nouveaux dominateurs à l'époque même où le Caucase déjà en décadence espérait en vain recevoir les lumières régénératrices et ses libertés du dehors, de l'Europe occidentale.